

**L'ÉTOILE
ABSINTHE**

SOCIÉTÉ DES AMIS D'ALFRED JARRY

59^e et 60^e TOURNÉES

L'Étoile-Absinthe

SOCIÉTÉ DES AMIS D'ALFRED JARRY

L'Étoile-Absinthe

N^{os} 59-60

1993

Société des Amis d'Alfred Jarry

Siège social
rue du Château
81140 Penne-du-Tarn

La correspondance concernant

la revue peut parvenir à :

M. Michel Décaudin
60, rue de Fécamp
75012 Paris



SOMMAIRE

JARRY INÉDIT

Une lettre inédite d'Alfred Jarry à Maurice Delcourt présentée et annotée par Jean-Paul Goujon	5
---	---

JARRY ET LA MUSIQUE

Jarry et la musique ou plutôt : la musique et Jarry par Robert Caby	9
--	---

<i>Le Surmâle</i> , opérette moderne? par Bruno Gillet	19
---	----

JARRY SOUVENIRS

Mon ami Alfred Jarry par Géroy	23
---	----

MENUS COMPTES & PROPOS RENDUS

Bibliographie, Théâtre, Audiovisuel	42
---	----

Vendredi soir

Tendez, dévendez, coupez les oreilles.

Mon cher Deliviant,

Poulez-vous venir à 9 h demain
Samson chez Gustave Koehn,

12, rue Lignon? On s'attendait
mais je ne puis vous attendre
chez moi, prenant ce soir-ci audit
lieu ma subsistance.

Tâchez de venir à 9 h. précises et
il est très important, vous savez
pourquoi, que vous veniez
Amicalement Alfred Jarry

Une lettre inédite d'Alfred Jarry à Maurice Delcourt

Présentant en 95 E.P. le catalogue des *Peintures, gravures et dessins d'Alfred Jarry*, Michel Arrivé pouvait écrire que « pendant les années 1894-1896 Jarry entretient une correspondance amicale avec de nombreux peintres », pour préciser aussitôt qu'« aucune lettre de Jarry à ces peintres – à l'exception d'un bref billet à Bonnard et d'un autre à Delcourt – n'a encore été retrouvée¹ ». Ce billet à Delcourt se trouve reproduit dans le tome I des *Œuvres complètes* en Pléiade, p. 1044. La carte-lettre inédite (coll. part.) que nous présentons ici était, sauf erreur, inconnue ; elle est du reste assez analogue au billet déjà connu. Faut-il penser qu'il existe encore ou qu'il a existé d'autres lettres de Jarry à Delcourt ? Nous inclinierions à penser que Jarry ne dut pas entretenir une correspondance bien nourrie avec ce graveur : quelques billets ou petits bleus, mais point de vraies lettres, probablement. Voici le texte de la carte-lettre :

[C.P. Paris rue du Vieux-Colombier, 10 avril 1896]

[verso] *Monsieur*
 Maurice Delcourt
 19, rue des Moines
 EV.

[recto]

Vendredi soir

Tudez, décervelez, coupez les oneilles.

Mon cher Delcourt,

Voulez-vous venir à 9^h demain samedi chez Gustave Kahn, 12, rue Vignon? On vous attendra, mais je ne puis vous attendre chez moi, prenant ce soir-là au dit lieu ma subsistance.

Tâchez de venir à 9^h précises et il est très important, vous savez pourquoi, que vous veniez.

Amicalement

Alfred Jarry

Les relations de Jarry avec Delcourt doivent, selon toute vraisemblance, remonter à 1894. Le graveur était, comme l'atteste un dessin de lui ², un ami de Francis Jourdain, lequel passait alors une bonne partie de son temps avec l'équipe de *L'Art littéraire*, dont Jarry, Fargue et Cremnitz. Sans doute ces relations se resserrèrent-elles l'année suivante, puisque Delcourt donnera un bois à *L'Ymagier* (n° 3, avril 1895). L'année 1896 consacra leur amitié : les deux lettres de Jarry à Delcourt à présent connues datent de février et avril de cette année-là. On doit ajouter qu'on connaît deux brefs billets de Delcourt à Jarry au sujet de « lettres ornées » que lui avait commandées celui-ci (cf. *Pléiade*, t. I, p. 1284, note 2). Il est malgré tout difficile de déchiffrer l'allusion contenue dans les dernières lignes de la carte-lettre de Jarry. Notons cependant que ce billet se situe très peu de temps avant la publication dans le n° 2 de la revue

de Paul Fort, *Le Livre d'Art*, de la préoriginale d'*Ubu roi*. Jarry ferait-il allusion à cette publication, laquelle, on le sait, s'ornera d'un bois gravé par ses soins et représentant Monsieur Ubu? On doit également remarquer que c'est la même revue, qui, sous la raison sociale des Éditions du Livre d'Art et de l'Épreuve, s'appêtait alors à publier la plaquette de Fort, *Ballades, la Mer, les Cloches, les Champs*, illustrée de bois de Jarry, Delcourt et Huart³. Le même Delcourt venait par ailleurs d'illustrer de bois *Érythrée* de Jean de Tinan, paru en février 1896 au *Mercure* ; peu après, il donnera une couverture pour *La Croisade des Enfants* de Marcel Schwob.

Jarry fait donc probablement allusion à sa collaboration graphique avec Delcourt, mais pour quel projet, voilà ce que nous ne saurions, pour l'instant, préciser exactement. L'influence d'*Ubu ri* se fait néanmoins sentir dans ce billet, qui commence par une fanfare que l'on croirait proférée par l'ancien roi de Pologne et d'Aragon : *Tudez, décervelez, coupez les oneilles...* Voir également Jarry commensal de Gustave Kahn ne doit pas nous étonner. Le futur auteur pair de *Faustroll* entretenait alors d'amicales relations avec Jarry, qu'il accueillera quelques mois plus tard dans sa villa de Knokke-le-Zoute.

Jean-Paul GOUJON

1. Deux autres billets de Jarry à Bonnard seront publiés dans *L'Étoile-Absinthe*, 9^e-12^e tournées, 1982, pp. 85-88.

2. Dessin ayant figuré à l'*Expojarrysition* sous le n° 503 et datant de 1893-1894.

3. Nous n'avons pu consulter d'exemplaire de cette plaquette afin d'examiner l'achevé d'imprimer ; toutefois, le livre semble avoir paru en mai 1896, puisqu'il fait l'objet d'un compte rendu dans le *Mercure de France* de juin 1896.

Jarry et la musique ou plutôt : la musique et Jarry

par Robert Caby

Ami et disciple d'Erik Satie, membre du groupe Octobre, Robert Caby est un créateur à l'œuvre multiple. Il a notamment mis en musique de nombreux poèmes, de l'Antiquité à Max Jacob, Jacques Prévert ou René Char. Nous lui avons demandé d'établir, comme il l'avait fait pour Guillaume Apollinaire, d'établir la liste des œuvres d'Alfred Jarry auxquelles il s'était consacré. Robert Caby est mort en 1990 à 85 ans ; l'article que nous publions a été retrouvé dans ses papiers.

L'an dernier, la Société internationale d'études sur Guillaume Apollinaire, dont le siège est à Stavelot (Belgique, premier lieu d'une frasque célèbre du poète alors sans un sou) a publié un numéro de *Que Vlo-Ve?* qui m'était consacré : « Robert Caby, musicien d'Apollinaire. » Figurait dans ce numéro une liste comportant plus de cent titres de poèmes d'Apollinaire que j'avais mis en musique depuis les années 30 et qui s'est encore agrandie de quinze à vingt titres (soit d'œuvres retrouvées, soit de nouveaux travaux musicaux).

On me demande de faire ici pour la Société des Amis d'Alfred Jarry le même relevé de travail. Hélas, oui et non : le nombre de poèmes de Jarry, ou publiés dans ses œuvres ou retrouvés dans ses brouillons, est sans rapport avec celui des poèmes écrits par le « Mal-aimé ». Il est toutefois remarquable que ce choix de poèmes de Jarry, proposés à la musique du signataire des présentes lignes, ce choix s'est au moins rigoureusement imposé comme stricte

illustration de la profonde figure secrète du grand poète symboliste... de même que la dramatique personnalité tragique de l'enjoué et truculent poète d'*Alcools*.

Le grand « poète symboliste » Alfred Jarry... Le qualificatif est lâché, mais ce n'est pas dans votre bienvenue publication jarryste qu'il faut l'éclairer comme nouvelle. Nos amis savent bien, hélas, que pour le grand public, Jarry est avant tout et presque exclusivement l'auteur drôle d'*Ubu roi*. En général, non seulement un grand public est encouragé de temps en temps à aller regarder au théâtre des mises en scène d'*Ubu* (certaines même signées de grands noms dans le monde de la mise en scène et lamentablement éloignées de l'esprit d'*Ubu*), non seulement ce grand public ignore tout de Jarry, du poète (symboliste ou non), et de l'esprit de Jarry en général, *Ubu* n'étant qu'une pointe savante de miroirs où se mirent les facettes bien diverses de son génie créateur poétique ; ou bien Jarry reste pour une majorité d'ignorants l'auteur un peu simpliste et grossier d'un jargon dont s'emparent la personnalité d'un acteur ou l'esprit inventif d'un metteur en scène. Jarry poète? Les regard éberlués sont toute la réponse qui nous attend et quête nos explications. Ne parlons même pas aujourd'hui du Jarry prosateur... Allez donc, si l'invention délicatement humoresque de *L'Amour en visites* ou l'étonnant et merveilleux Himalaya du petit livre intitulé *L'Amour absolu* ont su toucher en vous des fibres secrètes inédites, allez donc l'expliquer à des amateurs de littérature ignorants ou superficiels, glorifiant les grands succès... vous serez reçus avec des pincés à distance chargées de désinfectants adéquats...



Je donne ci-dessous la liste de mes expressions musicales de Jarry :

1. – *L'Objet aimé*. Première partie composée au temps où feu Georges Charbonnier concevait sur France-Inter sa célèbre émission « Bonjour Monsieur Jarry », il y a déjà plus de 40 ans. Ce merveilleux petit livret d'opérette-bouffe s'arrêtait alors là où finissait le manuscrit que nous connaissions alors. Il y avait 20 minutes de musique pour orchestre de 17 musiciens sous la conduite d'André Girard.

Cette émission eut un succès remarquable et fut rediffusée par la Radio française au moins cinq ou six fois. L'opérette-minute que constituait cette première partie de *L'Objet aimé* fut montée à nouveau, avec quelques changements d'interprètes, par la radiodiffusion suisse, l'argument initial qui avait séduit Jarry étant alors l'œuvre d'un écrivain suisse glorieusement célèbre du XIX^e siècle.

2. – *La Mie Olaine* (chanson des trois grenouilles) en deux versions successives : 1) version complainte ; 2) version chansonnette. Pour chant et piano, créée en concert par Jean-Christophe Benoit. Il en existe une version avec quelques instruments.

3. – *Le Homard et la boîte de corned-beef*, extraits du *Faustroll*, soit pour piano et baryton-martin ou ténor, soit avec un petit orchestre.

4. – *Je ne sais pas si mon frère m'oublie*, poème extrait de *Les Jours et les Nuits*. La meilleure version en est : pour baryton, violon, violoncelle et piano.

5. – *La princesse Mandragore (tapisserie)*, en version piano et chant ou avec un orchestre d'une quinzaine de musiciens.

6. – *Chanson de la Poudre d'Espagne* (inédite), écrite en 1951, avec un petit orchestre de 15 musiciens (enregistré sous la direction d'André Girard).

7. – *Madrigal* pour piano et chant, ou baryton avec un orchestre léger de 11 musiciens, durant 3 mn 30, composé le 8 mars 1953.

8. – Une autre œuvre lyrique des plus importantes consiste en l'opéra : *Au Paradis ou le Vieux de la montagne*. Je m'excuse de m'étendre d'emblée sur cet ouvrage, que certains musiciens qui en prirent connaissance dans les années 60 considèrent comme une des œuvres capitales apparues au bout de ma plume. Ont-ils raison? Toujours est-il que la musique de ces 5 actes doit peu à peu amener l'auditeur à se poser des questions capitales que les phrases finales, si simples, ne résolvent pas. André Breton, si intrigué et informé qu'il fût, m'avoua un jour que devant *L'Amour absolu* ou de semblables *Paradis*, son esprit bien souvent « séchait » (*sic*). Pourquoi est-ce que j'ai laissé dormir dans son carton, depuis bientôt 30 ans, une telle partition? Les quelques renseignements qui suivent vous aideront sans doute à situer les réponses et à les esquisser...

Au Paradis ou le vieux de la montagne est un véritable opéra en 5 actes schématiques, écrit le plus scrupuleusement possible sur le texte-même d'Alfred Jarry pendant le printemps de l'année 1962. Il ne comporte essentiellement que huit personnages, avec un commentateur. Il est indispensable de lire l'avertissement suivant, qui figure sur chaque exemplaire imprimé :

Le poème dramatique d'Alfred Jarry parut pour la première fois dans le numéro de La Revue blanche du 1^{er} mai 1896. Jarry l'inclut ensuite dans le recueil de L'Amour en visites, publié en 1898 chez Fort, à Paris. Il fait partie de ces textes symbolistes étranges et riches de subtiles arcanes, comme Les Minutes de sable mémorial et L'Amour absolu, chefs-d'œuvre ignorés du grand public qui persiste à ne voir en Jarry que l'auteur du célèbre Ubu roi.

Inspiré par le livre de Marco Polo, à travers la relation évoquée de l'histoire de la secte des Hassassins, Au Paradis ou le Vieux de la montagne est le drame des rapports de la réalité et de l'imagination, du désir d'amour et de la chasteté, pôles d'aimantation essentiels de l'œuvre d'Alfred Jarry. Un de ses commentateurs, André Lebois, a écrit à ce propos : « Cette quête de la pureté, c'est sa façon à lui de célébrer Parsifal, qu'on voit inspirer tant de littérature alors... Le petit breton terrasse la luxure comme Saint-Michel-au-Mont piétine le dragon. »

Ces cinq actes schématiques, dont la présentation scénique ne requiert qu'une subtile symbolique, ont été traités d'abord dans leur expression lyrique, un peu comme un opéra de chambre. Peu à peu leur ton s'enfle pour atteindre musicalement et orchestralement l'intensité dramatique du grand opéra.

Avant de donner la composition de l'orchestre, je précise que l'opéra, malgré ses cinq actes, ne dure qu'une heure et quart, plus les intervalles scéniquement exigés, temps de liaison indispensables.

Voici la liste complète des instruments nécessaires pour l'exécution de l'ouvrage :

1 Petite flûte	2 Bassons	1 Glockenspiel
1 Grande flûte	1 Contrebasson	1 Célésta
2 Hautbois	1 Vibraphone	1 Cor anglais
1 Saxophone alto	1 Xylophone	1 Petite clarinette en mi b
4 Cors en fa	2 Clarinettes (en si b et en la)	1 Clarinette basse en si b
2 Trompettes	1 Piano	2 Tubas
2 Trombones	1 Harpe	

Timbales, triangle, caisse claire, caisse roulante, petit tambour mat, tambour de basque, tambourin, cymbales, fouet, tam-tam, grosse caisse.

Premiers violons, seconds violons, altos, violoncelles, contrebasses.

Les cordes, pour lesquelles 22 exécutants suffisent au départ, au premier acte, requièrent pour le dernier acte le nombre de 42 instrumentistes.

72 exécutants sont donc nécessaires pour l'exécution du dernier acte. *Au Paradis* n'est donc pas un petit opéra de chambre dont quelques instrumentistes suffisent à exécuter la partition, mais une œuvre lyrique dont la prétention a été de se mettre à la disposition la plus fidèle possible de la grande expression lyrique de l'auteur dramatique.

Cet ouvrage n'a encore jamais été exécuté même partiellement au piano. Le seul directeur de théâtre auquel il ait été présenté avec le maximum d'indications et d'explications a été M. Liebermann – non pas lorsqu'il dirigeait l'Opéra de Paris mais quand, plusieurs années auparavant, il était directeur de l'Opéra de Hambourg. Monsieur Liebermann, d'ailleurs, ne daigna même pas m'accuser réception de la partition... Sachez, si vous l'ignorez, que Monsieur Liebermann, directeur d'opéra, est avant tout un compositeur. Un autre, à l'Opéra de Paris, du temps où il « était là », comme le dit le titre de ses mémoires, prit, sur l'invitation d'amis compétents et influents, connaissance de mon travail. Il en fit force éloges, dithyrambiques, pour finir par m'expliquer qu'il ne pouvait rien faire pour monter un ouvrage pareil à l'Opéra comique...

Il en avait fort bien pris connaissance, puisqu'il se permit devant moi de se référer à des détails concernant les voix, publiés avec ma partition... Les musiciens et les mélomanes ne s'en étonneront pas. Ils chercheraient en vain, pendant ses années de passage à la direction de l'Opéra de Paris, la moindre velléité de remonter à l'Opéra ou à l'Opéra comique un ouvrage d'un de ses amis et collègues : Darius Milhaud, Henri Sauguet... Il était beaucoup plus intéressant pour ce directeur, le sieur Georges Auric, de songer aux formes que pourrait prendre, occultée, sa vengeance contre... Erik

Satie et contre... moi-même (!!!). Il attendit jusqu'en 1968-1970 et fut abominable. Mais ne nous écartons pas de notre sujet et revenons à Jarry.

Les poèmes de Jarry comme la musique de ses livrets pour la scène auraient pu prendre un élan convenable avec l'appui tout dévoué de Terrasse... Malheureusement les musiques de Terrasse, même celles pour *Ubu* n'étaient pas au tonus de l'écrivain-poète, et quelles que soient leurs qualités, il faut le dire, elles ne trouvèrent pas leur place auprès de Jarry dans le courant connu de la création musicale, malgré l'effort des éditeurs. Ni *Ubu*, ni d'autres livrets de Jarry ne trouvèrent en ce qui concerne la musique l'oreille d'un public.

En ce qui concerne *L'Objet aimé*, j'ai écrit plus haut que cette opérette-minute (ainsi l'avait désigné l'auteur de l'émission de la Radiodiffusion française : Georges Charbonnier) avait reçu du public le meilleur accueil. Je ne l'ai pas écrit pour me passer de la pommade, mais : depuis plus de vingt ans, des doléances ont été exprimées en haut lieu musical sur la carence des compositeurs français dans le domaine de la création lyrique et particulièrement vers la création dans le domaine de l'opérette ou de l'opéra-bouffe. Or, lorsque fut retrouvée la suite de *L'Objet aimé*, qui textuellement s'enchaîne avec la première partie de ce livret publié par Marinetti, le « futuriste italien », je m'en emparai illico et j'écrivis la musique de la suite et de la fin du livret, sans césure spéciale, avec strictement les mêmes moyens – acteurs et orchestration – que ceux employés dans l'émission de Charbonnier, constituant ainsi une opérette-bouffe de 43 minutes au lieu de la petite opérette de 20 minutes qui avait figuré dans l'émission de l'ORTF et qui avait en outre été montée aussi à Genève.

En élève bien sage et discipliné selon les normes de la Radiodiffusion française, je fis parvenir mon ouvrage au comité de

lecture instauré par la Radio, avec explications suffisantes et nécessaires. Ma partition d'orchestre demeura fort longtemps cachée dans les oubliettes de ce fameux « comité de lecture ». Un beau jour, je reçus de la Radiodiffusion une belle lettre avec retour de la partition : le comité de lecture n'avait pas cru devoir retenir cette partition parmi les œuvres dignes d'être montées et diffusées par la Radio... Vous voulez en savoir la raison? C'est tout simple : les compositeurs de la fameuse « Musique contemporaine » venaient de s'emparer des postes-clés, imprimant à la direction de la Radio des directives esthétiques. Tous les Bouléziens étaient là... N'allez tout de même pas croire que ce haut aréopage, destiné à gérer esthétiquement la musique mondiale selon des normes corrigées par l'École des Trois Viennois, eux seuls... et Monsieur Boulez, allait donner un blanc-seing à cet ignare Caby toujours prêt à fustiger l'académisme moderne dissimulé sous les oriflammes de la « Musique contemporaine »!

Le Caby en question ajoute une précision : sa partition de *L'Objet aimé*, tout le temps où elle est restée entre les mains (*sic*) du comité de lecture de cette époque, n'a même pas été ouverte, ni même entr'ouverte, des leurres de repère m'en persuadèrent aussitôt... Aucun des « créateurs de la musique nouvelle – c'est évident – n'eût admis qu'un musicien comme moi, pas même issu d'un conservatoire, ignorant des lignes de force de l'esthétique nouvelle telle que définie par un vrai créateur comme Monsieur Boulez, et de plus prônant le génie d'un misérable amateur comme Erik Satie le montmartrois, auteur de quelques crottes de bique ou prônant le génie d'un Schubert (je cite les critiques péremptoires du maître à penser des juristes du « comité de lecture »), aucun de ces juristes n'eût admis qu'une telle production, fût-elle au service d'un Alfred Jarry, vienne à nouveau souiller les antennes de France-Musique », même pour le plaisir de ce genre de mélomanes qui se

donnent la peine d'écrire pour réclamer des rediffusions...

Stop à la Radiodiffusion française, retournons à Alfred Jarry!



Jarry ne se propose pas, comme Apollinaire, d'exposer sa poitrine, son cœur, et donc toutes les fibres de son corps, à l'attouchement du monde extérieur. Beaucoup plus avare de lui-même, la musique devrait beaucoup moins lui convenir directement. Le jeu de l'intelligence dans ses rapports objectifs avec le monde extérieur domine, c'est certain, les formes d'expression littéraire aptes à lui faire connaître les puissances d'ordre philosophique qu'il adopte, quitte à forcer le lecteur. Immense poésie bonne à décevoir le marmotement poétique trop dépendant des seules caresses de la sensibilité personnelle.

Le grossier langage d'Ubu? Ubu est toute notre vie vécue. Allez donc, monsieur l'offusqué, prendre la mesure du tact, du goût d'un poème comme *Madrigal*, et de ce qu'il requiert aussi de judicieuse main-d'œuvre pour y glisser de la musique qui n'entâche point la maçonnerie. J'ai entrepris de musiquer d'autres textes de Jarry, y compris des entrées de mirlitonnades, et je n'ai pu ni su les faire aboutir. Il est vrai que lorsque certaines pièces traînent ou moisissent dans les cartables de votre œuvre, il ne peut que vous être très difficile de naviguer entre les styles trop différents de cette « œuvre » poursuivie entre tant d'artistes ou d'écrivains différents, quand chaque matin vous guette et tient à savoir sur quel pied s'exercera le début de votre danse quotidienne. J'eus jadis l'idée d'écrire une musique pour l'intégral de *L'Amour absolu*. J'ai atteint, voici peu de temps, la grande vieillesse, et m'excuse de le dire. Il n'en est plus question. J'avais agité longtemps dans mon esprit la question du style que pourrait prendre une telle œuvre. je n'ai su ni choisir ni

même commencer ni entreprendre, et je le regrette. Le musicien qui accomplira une telle œuvre est-il né? Est-il possible, avec le siècle écoulé bientôt, d'échafauder une expression digne d'un tel chef-d'œuvre? S'il se trouve un jour un « compositeur » capable d'introduire la musique dans un si riche chef-d'œuvre de la littérature, et si, une fois la vie éteinte, il est possible d'apprendre qu'au moins ce riche chef-d'œuvre n'est pas défiguré par l'apport musical, comme je m'en réjouis déjà!

Peu d'œuvres de Jarry, donc, resteront munies de musique. L'œuvre de Duhamel, produite il y a quelques années au Théâtre de l'Est Parisien pour l'œuvre la plus célèbre de Jarry, réussite des plus remarquables et autrement moderne dans sa conception populaire que le travail quintessencié des élucubrations des patentés de la « Musique contemporaine », il n'en est plus question hélas... Totalement disparu ce travail totalement réussi dont le compositeur lui-même semble s'être détourné, hélas.



Avant de s'occuper de la musique pour Jarry, peut-être faudrait-il s'occuper de connaître Jarry le plus vraiment possible. Qu'en penses-tu, grand public encore disponible pour de vraies et grandes créations? Malgré sa popularité – depuis plus de trois quarts de siècle – Jarry reste plus mal connu encore, sans équivoque, plus mal connu que le véritable Erik Satie.

Le Surmâle, opérette moderne?

par Bruno Gillet

De janvier à avril 1993, une adaptation musicale du Surmâle a été représentée à Rouen, Caen et dans la région parisienne, avec Olivier Lallouette (Marcueil) et Hélène Delavault (Ellen). Mis en scène par Marcel Bozonnet dans les décors de Katsuhito Hibino, ce spectacle a reçu un accueil très favorable.

La partition était de Bruno Gillet. Né en 1936, élève de Nadia Boulanger, il est l'auteur – entre nombreuses œuvres – de Diminuendo (1972), opéra de chambre sur un texte de Georges Perec et de Riflesso delle città invisibili (1977) à partir du livre d'Italo Calvino.

Dans le programme des représentations, Bruno Gillet expliquait ainsi les problèmes rencontrés dans son adaptation de Jarry – et les solutions choisies.

P.B.

Le Surmâle d'Alfred Jarry (1901) se présente comme un « roman moderne ». La tentation était forte de baptiser « opérette moderne » le présent ouvrage... Personnellement j'y ai pourtant renoncé. Écrite de nos jours, une « opérette » digne de ce nom ne saurait être plus ou moins qu'un pastiche puisqu'il s'agit d'une forme dont la tradition s'est perdue. Et en effet la musique que j'ai écrite pour le livret de Patrick Besnier, Marcel Bozonnet et Hélène Delavault est très loin par son style, de celle que j'écris habituellement. Ce n'est évidemment pas de la musique « moderne », surtout pas au sens où Jarry utilise ce mot pour désigner, en fait, un roman « d'anticipation », puisqu'il en situe l'action en 1920! Ici au contraire tout est référence au passé : disons que j'ai écrit à peu près comme un

compositeur de 1900 qui aurait rêvé à la musique des années 1990! Rédigée très vite, quasiment comme en « écriture automatique », la musique du *Surmâle* charrie donc toutes sortes de références (mais jamais de « citations ») à la musique qui était moderne à l'époque de Jarry... Wagner lui-même, eh oui! Strauss, Debussy, Chabrier et même, légère anticipation, le jeune Prokofiev. Ma seule excuse à une attitude aussi déraisonnable? Le plaisir, naturellement, car j'en ai pris beaucoup à écrire ces pages, et la curiosité de découvrir ce qu'il y avait au fond de mon inconscient de compositeur.

Roman sans suspense aucun (tout ce qu'on pouvait deviner dès les premières pages ne fait que se réaliser dans les suivantes), *Le Surmâle* est une sorte de roman-poème dont le vrai sujet serait l'insignifiance du temps, l'insignifiance de tout ce qui est mesurable.

Les conséquences musicales d'une telle vision du monde sont évidentes : la musique du *Surmâle* se devait d'être non pas narrative mais contemplative, et en fait elle recourt à toutes les formes – variables à l'infini – exploitant la répétition ou la continuité : essentiellement le canon (ici sous les aspects les plus populaires), la passacaille, la très lente transformation d'un élément apparemment répétitif, l'usage simultané de plusieurs tempi, etc. Sur le plan de l'instrumentation, le tout petit ensemble utilisé comprend un orgue de Barbarie, celui de Pierre Charial bien sûr, représentant paradoxalement (puisqu'on connaît mieux l'instrument dans le répertoire de la chanson de rue) l'élément « moderne » – vitesse, puissance, infaillibilité – dont rêvait Jarry.

En définitive, ce qui distingue avant tout le présent ouvrage d'une opérette écrite vers 1900, c'est beaucoup moins son langage musical que son sujet lui-même, impensable à l'époque sur une scène lyrique, et en particulier la place accordée à l'érotisme : celle d'une expérience fondamentale, quasi métaphysique vécue par les deux héros, Ellen Elson et André Marcueil (sur scène Hélène

Delavault et Olivier Lallouette), d'une tout autre dimension que celle des émois à fleur de peau des « petites femmes » convoquées pour « bouter en train » le Surmâle. La musique écrite pour cet épisode n'a pu se défendre d'être un tant soit peu chaleureuse, pour parler pudiquement. Et pourtant l'ivresse qui envahit les deux héros, et surtout Marcueil bien sûr, n'est nullement celle des sens, encore moins des sentiments. C'est le vertige devant l'infini des nombres, infini où Jarry a peut-être cru trouver la clé d'un bonheur futur : un « meilleur des mondes » à la Huxley mais envisagé d'une façon positive, la machine venant définitivement remplacer ici-bas l'amour (dont lui-même n'a peut-être jamais connu l'expérience), et entraînant naturellement la mort avec elle... Issue fatale dont il n'a pu effacer l'évidence. De là le ton assez sombre de maintes pages de cet ouvrage... On est loin évidemment du monde d'André Messager ou de Claude Terrasse et la notion d'« opérette » est sans doute à réviser.

Bruno GILLET



Collection A. et P.

LAVAL — Caserne Corbincau

Mon ami Alfred Jarry

(souvenirs)

par Géroty

Géroty, de son vrai nom Gaston Roig, était sergent à la caserne Corbineau, à Laval, lorsque le soldat Alfred Jarry effectua ses classes. Gaston Roig, qui avait des ambitions littéraires, essaya vainement d'obtenir que Jarry s'entremette pour lui auprès du milieu journalistique parisien. Ainsi, le 6 septembre 1895, il écrit à Jarry : « Tu pourrais voir aussi si comme reporter parlementaire il n'y aurait pas quelque place. Je suis très expéditif pour écrire et certainement les comptes rendus des séances parlementaires ne m'effrayeraient pas trop » (Cf. Noël Arnaud, Alfred Jarry d'Ubu roi au Docteur Faustroll, La Table Ronde, 1974, p. 143 et p. 159).

En juillet 1947, Gaston Roig publia ses souvenirs sur Alfred Jarry, dans le n° 1007 du Mercure de France. Ce texte sera repris dans Le Courrier d'Épidaure, n°s 3-4 et 5-6, mars-avril et mai-juin 1949.

Nous reproduisons ici ce texte d'après la publication du Mercure de France.

Dans les premiers jours de novembre 1894, la caserne Corbineau, à Laval, recevait le contingent de recrues de la classe 1893 affectées au 101^e Régiment d'Infanterie.

Dépaysés, ahuris, déjà dociles, inconscients encore des destinées – à l'occasion héroïques – réservées à leur innocence, ces apprentis guerriers considéraient ces bâtiments en équerre où la patrie leur offrait, pour trois bonnes années, un domicile géométrique et sans grâce.

Des fenêtres, les « anciens », goguenards, examinaient ces « civils » voués au rôle de « bleus » et les jugeaient comme il se doit « empotés » à souhait et gros de « tournées ».

La répartition effectuée, ces jeunes gens, promus d'office au titre d'« hommes », étaient aussitôt dirigés sur leurs compagnies respectives.

À la 2^e du 2, le Sergent-Major P..., secondé par un fourrier agile, ayant rassemblé son petit troupeau humain, le faisait aligner tant bien que mal et le présentait à son chef le capitaine R. d'E...

Ils étaient bien une trentaine, venus des coins les plus divers, Beaucerons, Bretons, Parisiens, Normands, etc.

Après quelques mots de bienvenue prononcés d'une petite voix de tête inattendue, le capitaine les passa en revue, histoire de faire connaissance.

À chacun il demandait doucement ses nom, prénoms, pays natal, profession, qualités, aptitudes physiques ou intellectuelles, sans omettre de leur faire sentir, en passant, la faveur grande que leur offrait la Providence en les faisant servir sous les plis du drapeau d'un régiment entre tous fameux.

Parvenu devant un petit bonhomme à la figure ronde et poupinie, au regard direct et comme têtue, il le considère un instant. La stature de ce « bleu » à coup sûr ne devait guère dépasser la taille minima exigée par les règlements. Cette tête nouvelle avec des yeux perçants s'encadrait d'une longue chevelure sombre descendant presque jusqu'aux épaules.

– Votre nom ?

– Je-m'ap-pelle-Alfred-Jar-ry, Mon-sieur ; je-suis-o-ri-gi-nai-re-de-Laval-et-hom-me-de-lettres-à-Pa-ris.

– Fort bien, mon ami. Mais vous avez certainement entendu ce que je disais à l'instant à votre camarade. Il faudra, à partir d'aujourd'hui, m'appeler non pas Monsieur, mais mon Capitaine.

– Bien-Mon-sieur-désormais-je-vous-ap-pelle-rai-mon-ca-pi-tai-ne.

Il faudrait à l'obscur témoin qui consigne ces humbles faits le secours de signes inconcevables pour donner à cette courte réplique l'accent et la modulation insolites qui lui imprimaient son relief original. La phrase serpentait sur une espèce de courbe musicale où les notes – les mots en l'espèce et même les syllabes – alternaient avec fantaisie, et, sans effort apparent, montaient ou descendaient suivant une modulation imprévisible, pour se terminer sur une chute qui faisait songer à certains de ces

motifs de musique exotique condamnés par leur créateur à demeurer en suspens et comme en l'air.

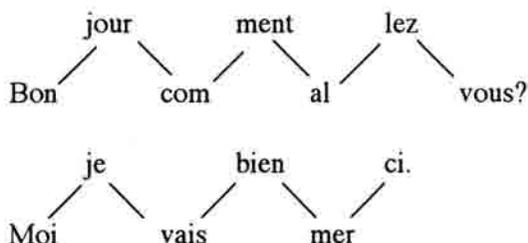
On songe, malgré soi, aux signes qui, dans les années latines, servaient à souligner, dans la métrique, les dactyles et les spondées. Mais cela même serait bien insuffisant. Il n'y avait, dans les propos d'Alfred Jarry, ni longues, ni brèves.

Dans sa bouche, les syllabes se suivaient, s'aggloméraient comme les maillons d'une chaînette. Rien ne dépassait un certain alignement. Tout avait même valeur sonore et s'emboîtait dans un calibre immuable.

Si généreuse qu'elle pût être, la phrase venait à vous soudant les mots les uns aux autres, sur un mode simplifié à l'extrême, qui consistait à faire succéder sans défaillance une syllabe sourde et comme de basse-taille à une syllabe claire émise par un ténor enroué.

Sans arrêt, sans repos, sans ponctuation, une note grave, une note aiguë – Une sorte de plain-chant primitif.

On aura une idée très approximative de ce genre de débit verbal en transcrivant ainsi la phrase suivante :



C'est sur ce mode bien personnel que le soldat de 2^e classe Alfred Jarry, homme de lettres dans le civil, venait de répondre à son capitaine, avec la plus grande courtoisie d'ailleurs et sans sourciller.

– Vous prendrez cet homme dans votre section, nous dit alors le capitaine en se dirigeant vers une autre recrue.

– Cette affectation marque le début d'une amitié que la mort seule devait bientôt trancher.

Le soldat Alfred Jarry fait ses classes

Passé sous mes ordres, le soldat Alfred Jarry, lettré et érudit, allait recevoir le rudiment guerrier d'un caporal à peu près illettré, pour qui la rédaction du plus élémentaire motif de punition inspirait une insurmontable aversion et l'établissement de la feuille de prêt – au tarif de cinq centimes par jour et par homme – une occasion saisie avec fureur de fourvoyer le Dieu des armées dans des compagnies aussi closes que décriées.

Il était originaire d'un petit bourg proche d'Alençon et se nommait Bouilly.

Petit, trapu, le poil rouge, un rien de nez en boule, le caporal Bouilly nourrissait pour la discipline un fétichisme qui ne peut guère se comparer qu'à la foi dite du charbonnier. Il y croyait et le faisait bien voir. Avec cela, un verbe rugueux, encombré, aboutissant le plus souvent à une conclusion non déguisée qui offrait au subordonné en défaut le choix entre l'obéissance immédiate et un fort possible voyage d'agrément sous le ciel d'Afrique.

Il convient de noter que deux minutes après, il n'y pensait plus, occupé qu'il était à découvrir un nouveau sujet de courroux au sein d'une escouade de malheur, composée de « cosaques » dignes d'être cités en exemple pour leur incompréhension, leur mépris des consignes, leur penchant à l'immoralité et la bassesse rustique de leur généalogie.

Le caporal Bouilly considéra ce « bleu » Jarry d'un regard mou et accablé.

– Cor' un gas de Paris! Et pour moi bien sûr!

La longue toison de cette « bleussaille » surtout l'étonnait comme un phénomène particulièrement gros de mystères qui commandait la méfiance.

« Habillé et armé », le crâne dûment tondu, large képi rouge, veste trop longue, pantalon désolé, Jarry avait cet air martial et ce « chic » si particulier au soldat français, prince incontesté des élégances.

Son voisin de lit, grand diable avec bras de faucheur, basané et velu, tambour en pied, sans doute pris de compassion pour un clampin d'un

modèle aussi réduit, vint heureusement à son secours. Bientôt, grâce à ses bons offices, Jarry, en un tour de main, se trouvait propriétaire d'un paquetage digne d'un grognard.

Ils furent très vite amis, chacun mettant du sien dans une collaboration dépourvue de toute hiérarchie. Le tambour apportait l'expérience, l'autorité, des attentions bourruées mais efficaces, Jarry une bonne volonté dont les incursions à la buvette de la cantine attestaient la sincérité.

Dans la cour du quartier, théâtre de ses débuts dans le métier des armes, Jarry fit ses classes avec ses camarades. L'école du soldat ne devait pas altérer cette sérénité silencieuse qui allait devenir de règle pendant son séjour sous les drapeaux.

Faire demi-tour selon les principes, partir du pied gauche, prendre un alignement correct, familiariser le petit doigt avec la couture du pantalon, tout ce rudiment Jarry s'en nourrissait avec une application qui, malheureusement, passait de fort loin ses moyens physiques. Les jambes trop courtes notamment engageaient avec le pas réglementaire un combat sans espoir. Quant au long fusil, son poids imprimait au futur auteur d'*Ubu roi* l'attitude cambrée et un brin comique d'un automate aux gestes articulés avec trop de raideur.

Son apparente maladresse devint très vite un lieu commun, Jarry « détonnait » partout, sur le terrain, à la chambrée, à la ville.

Le champ de tir ajoutait encore au relief de son bagage d'excentricité.

Devant la cible, Jarry se singularisait encore. Par une manière de miracle ahurissant, il s'y comportait comme un véritable champion et collectionnait les « rigodons ».

– Je tire beaucoup mieux que le capitaine, disait-il.

Et bien vite il ajoutait avec un sourire pincé :

– C'est un fait bien connu que les militaires ignorent le maniement des armes à feu.

Ainsi, peu de temps après son incorporation, le soldat de 2^e classe Alfred Jarry était célèbre dans tout le 101^e d'infanterie.

Sous l'uniforme, comme dans la vie civile, il suivait ce destin – encore aujourd'hui assez mystérieux pour beaucoup de ceux qui l'ont connu et

fréquenté – d'un qui laisse à l'univers le soin de décider de sa sincérité ou de ses dons de comédien.

Seul, le caporal Bouilly peut-être ignorait-il ce tourment du doute. Le caporal Bouilly respirait sur les sommets de la certitude. Personne n'avait à lui en conter, un Parisien moins que tout autre. Et il tenait à l'œil ce « bleu » de format ridicule dont l'étrange docilité dissimulait à coup sûr on ne sait quelle sombre malice.

Ce petit « pékin » ne lui disait rien de bon depuis le jour où, l'ayant invité, la chambre une fois balayée, à aller remplir la cruche d'eau – et au trot – s'il ne tenait pas à faire un stage aux bataillons d'Afrique, le soldat Jarry, comme toujours impavide et courtois, lui avait répondu sur le rythme que nous savons : Bien-ca-po-ral-je-vais-ba-lay-er-la-cham-bre-rem-plir-d'eau-la-cru-che-et-ain-si-je-n'i-rai-point-à-Bi-ri-bi, com-me-vous-di-tes-si-bien.

Avec le temps, il s'avérait de plus en plus que le soldat Jarry, s'il paraît le 101^e d'Infanterie d'un lustre original et sans précédent, compromettait par sa seule présence dans le rang le prestige de sa compagnie. Et bientôt, il ne paraissait plus aux parades hebdomadaires consacrées par tradition à l'art de défiler aux accents de Sambre-et-Meuse. – Et tous les prétextes étaient bons pour le laisser au quartier.

Enchanté d'un privilège aussi rare, Jarry, toujours soumis, partageait ce loisir entre quelques visites à la cantine où il faisait le plein d'alcool de la petite fiole de poche qui ne le quittait jamais et une halte de recueillement dans sa chambre où il était chez lui.

Là, il lisait, il buvait, il écrivait. Il écrivait beaucoup. Assez mystérieusement du reste car il fut toujours impossible de lui faire définir avec précision la nature de ces travaux :

– Nous-con-si-gnons-des-no-tes, disait-il, sur-un-mé-tier-ce-lui-de-sol-dat-que-nous-com-men-çons-à-bien-con-naître.

Le temps s'écoulait ainsi sans à-coups notables, dans une sorte d'anonymat tacitement consenti de part et d'autre.

Le capitaine, le lieutenant ignoraient une fois pour toutes le soldat Jarry, qui le leur rendait bien. L'adjudant lui-même, un petit homme

boulot au ventre rond, se donnait des airs de partager avec bonhomie le point de vue de ses supérieurs.

En fait, le soldat Jarry se trouvait rayé des effectifs de la 2^e du 2.

Seules, les corvées lui rappelaient le fardeau de sa condition et faisaient sentir leur pouvoir sur cette insolente indépendance.

Ses camarades, assez jaloux, y veillaient avec diligence. Ils n'entendaient pas mettre le comble à une aussi enviable félicité en privant le camarade Jarry de ces travaux domestiques – balayage, corvées de quartier, épuchage des patates, caresse de l'oreille à Jules, etc. – qui sont la parure méconnue du noble métier des armes et comme la servitude de sa grandeur.

Jarry n'y « coupait pas ».

Et, à son tour, plus souvent même qu'à son tour, on pouvait le contempler pourchassant la poussière établie sur les planches à pain ou déplaçant d'un balai distrait des immondices dont la présence déshonorait les abords du bâtiment C.

Ces besognes sans gloire ne lui réussissaient pas mieux. Le détachement dont il les accompagnait n'était pas toujours du goût du caporal chargé de leur bonne exécution. Et, fréquemment, le soldat Jarry, une fois de plus incompris, regagnait sa chambrée, le balai traînant, riche d'un ou plusieurs jours de corvées supplémentaires.

Le soldat Jarry, il faut le reconnaître, a abondamment balayé le quartier Corbineau à Laval, sa patrie. Ce n'est certainement pas de sa faute si les cours de cette insigne caserne n'étaient point, en ces temps-là d'une netteté de clinique. Il y a toujours eu, entre les règlements militaires et l'esprit de soumission qu'ils exigent comme une incompatibilité d'humour sans remède.

Mais il fallait entendre Jarry qualifier le matériel ménager mis à sa disposition :

– Ce n'est pas par flagornerie envers la rhétorique qu'on désigne sous le vocable de pinceaux ces objets plus connus dans le monde civil sous le nom de balais. Ils sont, en vérité, bons tout au plus pour esquisser des motifs décoratifs sur le sol et y inscrire grossièrement les limites offertes

à un projet de nettoyage ultérieur, au demeurant des plus improbables.

Ses commentaires sur l'art du balayage demeuraient sans effet sur les forces obscures qui, dans la vie d'un soldat, président à l'aveugle répartition des « bons moments » et des autres, ceux-ci, en toute justice, l'emportant de beaucoup en fréquence et en diversité.

Cette humble besogne n'entamait pas la sérénité de l'auteur d'*Ubu roi*. Il gardait pour son usage personnel les réflexions que son naturel et leur répétition faisaient naître. Mais aucun pouvoir – fût-il militaire – n'avait de prise sur lui ; et, à travers les mêmes vicissitudes quotidiennes où le plongeait le mécanisme de la hiérarchie, il demeurait lui-même, c'est-à-dire, un philosophe narquois assez supérieur aux événements pour classer judicieusement dans le domaine de la pure intelligence tout ce qu'ils offraient à l'esprit de cocasserie et de simplicité.

Un certain soir, vers cinq heures, au moment de franchir la porte du quartier pour me rendre en ville, je m'arrêtai un instant pour bavarder avec le chef du corps de garde, le sergent C... (j'ai oublié son nom), un Corse nerveux, pétulant, et « service » en diable.

Devant lui, répartis par groupes, le balai au poing, les « consignés du jour » écoutaient ses consignes.

Comme chaque après-midi à pareille heure, il s'agissait de procéder au nettoyage du quartier, depuis la grille d'entrée jusqu'aux écuries, sans négliger les abords des cuisines, selon lui trop souvent ignorés et d'un aspect peu apéritif.

Ces précisions topographiques agrémentées d'un feu roulant de menaces à l'adresse des « tire-au-flanc » (il employait un terme plus martial) dont il se vantait d'avoir sous les yeux les plus authentiques spécimens mettaient le point final à sa harangue.

Les consignés expédiés, nous échangeons quelques propos sans grand intérêt.

Soudain, le sergent C... s'arrête, sa phrase tourne court. – Ses yeux déjà vifs brillent d'une stupéfaction intense. Par-dessus mon épaule, derrière moi, ils fixent je ne sais quoi encore, un spectacle à coup sûr hors série, car il lance un véritable hurlement :

– Qu'est-ce que vous f...ez là! N. d. D.!

Je me retourne.

Jarry! C'était Jarry!

Debout, tout seul, droit, noyé dans son treillis isabelle et trop large, calme et menu, le balai à la main, dans un correct « garde à vous », il nous regardait.

Le sergent C... vociféra :

– Vous n'avez pas entendu ce que j'ai dit tout à l'heure?

– Oui, sergent.

– Quoi?

– De balayer la cour, sergent.

– Eh bien! N. d. D.! Balayer la cour, c'est clair, hein!

– Oui, sergent... Mais dans quel sens?

C'était dit simplement, presque gentiment, sans sourciller, d'une petite voix calme, comme horizontale.

Ce jour-là, Jarry n'est pas mort étranglé par le compatriote de Napoléon, parce qu'il y a, sans doute, comme pour les ivrognes, une divinité tutélaire aux hommes de plume fourvoyés dans le camp des gens d'armes.

Il fallait intervenir.

Sur mes instances amicales, Jarry était invité à « rompre » après une invite à conserver à l'avenir pour son usage intime des réflexions superflues.

Mais j'avais eu chaud, et mon collègue corse avait bien du mal à comprendre mon hilarité.

Nous parlions souvent, Jarry et moi, de cet incident.

Après bien des années, son souvenir nous mettait en joie, Jarry surtout. Avec ce sourire oblique qui lui était habituel, il retenait ce petit événement comme le témoignage d'une audace tranquille à la rigueur honorable et à tous usages, mais de cette malice qui, dans le métier de soldat, ridiculisait à point les règlements les plus opportuns et en ruinait logiquement toutes les applications.

– Les grandes victoires, disait-il, n'ont pourtant pas d'autres excuses, les beaux désastres non plus... Congrûment, l'enseignement à l'École de

Guerre devrait être confié aux seuls adjudants, ces caporaux supérieurs.

Nous passions les soirées de cet hiver dans une chambre, loin du caporal Bouilly, avec, pour seul témoin, l'inévitable fiole d'alcool dont Jarry ne se séparait jamais. Paris, la littérature, les projets d'avenir formaient le fond de nos propos.

C'est entre les murs de cette caserne Corbineau que, pour la première fois, j'ai entendu prononcé le nom du père Ubu, de ce père Ubu qui devait prendre dans les lettres françaises une place immortelle et faire les délices du Cénacle dont le point de ralliement était alors le *Mercur de France*.

Alfred Vallette, Rachilde, Remy de Gourmont, le Symbolisme, mille sujets littéraires illustraient ces entretiens. Le père Ubu y occupait une place éminente.

Jarry était comme gonflé de ce bonhomme ovoïdal, fils de son génie.

Il avait de ses propres mains sculpté d'extraordinaires marionnettes représentant les héros de cette énorme bouffonnerie : le père Ubu, la mère Ubu, le capitaine Bordure, Bougrelas, les Palotins, etc.

Dans le petit logement qu'il occupait boulevard Saint-Germain, au coin de la rue de Buci, où nous devions, par la suite, nous réunir si souvent, il avait même crevé une cloison et, tant bien que mal – car il était bricoleur et se piquait d'adresse manuelle – édifié une manière de Guignol où le père Ubu devait donner en petit comité ses premières représentations d'essai avant que de paraître devant le public.

Bonnes heures envolées.

Malgré son apparente insouciance, le capitaine d'E... n'oubliait pas tout à fait Jarry. Sur son désir, il m'arrivait de lui parler de ce soldat en quelque sorte honoraire. D'esprit très fin, pas vraiment de sabre pour un sou, il se divertissait de ces menues confidences.

Originaire du pays, Jarry entretenait de nombreuses relations à Laval. Il y était très connu ; et son couvert était toujours mis dans plusieurs maisons amies.

Un vieux ménage de notables commerçants – quincaillers s'il m'en souvient – le recevait souvent et se mettait en frais pour lui.

Il m'a été donné d'assister à quelques-uns de ces dîners où la qualité

de la table luttait à armes égales avec le luxe cossu d'un décor du mauvais goût le plus harmonieux.

Nos estomacs de vingt ans faisaient à ces festins intimes un accueil flatteur pour la vanité de la maîtresse du logis. Les vins, les alcools étaient de choix et dignes du faste cher à l'amphitryon.

Nous quittions cette table gavés de nourriture rare, noyés d'alcool, contents de nous, et assez fiers des trésors d'énormités et de paradoxes que nous laissions dans le souvenir de nos hôtes en manière de préalable visite de digestion.

Engagé volontaire trois ans auparavant, je quittais le régiment en avril, abandonnant à regret, mais sans inquiétude, Jarry à son destin, avec la promesse de nous retrouver une fois son service accompli, c'est-à-dire dans une trentaine de mois.

Nous devons nous revoir bien plus tôt que nous ne pensions.

En effet, quelques mois à peine écoulés, je rencontrai Jarry sur le boulevard Saint-Germain, près de la rue de l'Ancienne-Comédie. Il était en civil.

– Tiens! En permission?

– Pas même.

– Alors? Mutation? Piston scandaleux? Désertion?...

– Peuh!...

– Mais enfin?

Avec son petit air placide, les lèvres pincées, il me dit :

– Ils m'ont li-bé-ré!

Un conseil de réforme, docile, semble-t-il, à des interventions bien placées, avait estimé nécessaire, voire souhaitable, le renvoi du soldat de 2^e classe à ses chères études.

– Je-ne-leur-en-gar-de-pas-ran-cu-ne, ajoutait-il avec douceur, mais-je-re-gret-te-fort-d'une-part-le-ca-po-ral-Bouilly,-cet-hom-me-de-guer-re,-et-le-pre-mier-tam-bour-qui-sait-boi-re.

Rendu à son petit logement du boulevard Saint-Germain, Jarry était visiblement heureux de reprendre une existence dont la liberté formait le seul luxe.

Il entra, en effet, dans cette suite de jours difficiles qui ne devaient prendre fin qu'avec son dernier souffle.

Quelques articles, çà et là, de petites chroniques et ratiocinations dans des revues littéraires, au *Mercur de France*, à la *Revue blanche* des Natanson, où il voisinait notamment avec Léon Blum, lui procuraient quelques sommes assez portatives, bientôt versées entre les mains des marchands d'absinthe, l'« herbe sainte » selon lui.

Le père Ubu ne le quittait point. Il respirait dans la compagnie de ce héros épique qui, parmi nous, faisait déjà figure de personnage fabuleux guetté par la légende.

Ses loisirs, plus fréquents qu'il ne convenait pour la santé de sa trésorerie, il les consacrait, après l'absinthe, aux joies du sport, en l'espèce à des randonnées cyclistes, toujours effectuées, à l'entendre, à une allure de records.

Parfois, gravissant ses deux étages, j'allais le surprendre boulevard Saint-Germain. Il m'arrivait de le trouver debout derrière les persiennes baissées de la fenêtre, une longue et mince canne au poing, une sarbacane. Un gros sac de pois chiches près de lui, il se divertissait à bombarder les passants de ces projectiles alimentaires.

En ces temps lointains – vers les années 1900 – les hommes portaient des chapeaux de soie noire, dits « hauts de forme », des « tubes », des « gibus ».

Les pois de Jarry rebondissaient sur ces couvre-chefs comme sur un tambour. Les victimes, surprises, levaient la tête, interrogeaient d'un regard le ciel sans nuages, puis, ne découvrant rien, poursuivaient leur chemin à la grande joie du tireur embusqué dans l'ombre là-haut.

Fréquemment aussi, nous nous rencontrions dans divers cafés du quartier, à la Closerie des Lilas, aux Deux-Magots. Quelques absinthes avalées, nous prenions nos repas au hasard de la promenade, chez des marchands de vin la plupart du temps, rue de Seine, rue Saint-Jacques, où la frugalité faisait le principal ornement du menu et, aussi, de l'addition.

Jarry ne s'éloignait guère de ce petit domaine littéraire qui avait pour frontière la rue de l'Échaudé, le boulevard Saint-Germain, la rue Bonaparte,

la rue de Rennes, le boulevard Montparnasse.

Une seule fois, à ma connaissance, il poussa jusqu'au boulevard Port-Royal pour y demeurer. Il avait imaginé d'habiter une maisonnette isolée au fond d'un terrain vague où on n'accédait que par un étroit sentier parsemé de fondrières.

Plus tard, car il a beaucoup déménagé, il demeura rue Cassette, dans un des tous premiers immeubles.

C'était un vieil hôtel du XVIII^e siècle, desservi par un imposant escalier de pierre aux marches usées.

Le visiteur qui, désireux de rendre visite à Jarry, s'avisait de se renseigner auprès de la concierge, avait la surprise de s'entendre répondre :

– M. Jarry? Deuxième étage et demi, porte à gauche.

Jarry, en effet, logeait au deuxième étage et demi d'un de ces appartements de jadis qu'un propriétaire cupide avait jugé profitable de couper en deux dans le sens de la hauteur.

Il faut reconnaître qu'ainsi transformées, les pièces, si elles n'étaient point inhabitables, ne demeuraient accessibles qu'à des usagers d'une stature au-dessous de la moyenne.

Jarry, lui, s'y mouvait à l'aise. Peut-être même, mais il n'en laissait rien paraître, ne lui déplaisait-il pas de se singulariser une fois de plus en élisant domicile dans une fraction d'étage.

Soucieux toutefois de respecter autant que possible les lois coutumières des proportions, il lui arrivait de songer à ramener son léger mobilier à l'échelle de son habitat en raccourcissant à la scie les pieds des tables et des chaises :

Une fois assis, disait-il, comme tout le monde, j'aurais ma part bourgeoise de plafond.

Le logis était aussi étroit que sombre. Jarry vivait là, tant bien que mal, à sa manière, c'est-à-dire totalement étranger aux plus élémentaires contingences.

Ses articles, très espacés, Jarry étant incapable de s'astreindre à un travail régulier, lui permettaient, sinon de subsister, du moins de boire.

L'ordonnance domestique de ses jours n'existait pas pour lui. Parfois il s'en rendait compte, mais comme d'une conjoncture extérieure à sa propre personne, comme de la définition abstraite d'une loi générale qui ne pouvait le concerner.

Un jour, qu'il venait de recevoir, à la *Revue blanche* le prix d'un article, il me dit, mi-sérieux, mi-plaisant :

– Je vais employer les ors de Natanson à faire installer le tout à l'égout chez moi.

Et nous allions déjeuner, après quelques haltes apéritives comme il se devait avec l'auteur d'*Ubu roi*.



Avec quelques amis, compagnons d'adolescence méridionale, nous fréquentions, avenue Friedland, un salon à prétentions artistiques, où une jeune étrangère, Mrs. B... C..., accueillait à coups de tasses de thé et de petits fours la jeune littérature de l'avenir.

Menue, jolie, un fin visage casqué de cheveux de flamme, Mrs. B... C... promenait à travers l'existence une fragile silhouette d'élégance très préraphaélite.

Originnaire d'on ne sait trop quelles balkaniques contrées, elle vivait seule avec sa mère, dame d'âge, genre gouvernante docile et effacée.

Mrs B... C... donnait souvent des dîners qui paraissaient fort opportuns à la plupart d'entre nous.

Ses soirées, aussi nourricières, étaient très suivies pour sa grande satisfaction, car elle était avide de relations.

On y rencontrait Jean Lorrain, Paul Valéry, Louis Payen, Maurice Magre, le peintre Marcel Chatelaine, Armory, la jeune Pouzols de Saint-Phar, candidate au Théâtre-Français, Willy et sa jeune et charmante femme Colette, alors simplement épouse de son célèbre mari, d'autres encore.

On y potinait, on faisait un peu de musique, les poètes récitaient leurs dernières productions, et le buffet, toujours de haute qualité, remplaçait pour beaucoup d'entre nous des repas souvent théoriques.

Bien entendu, l'atmosphère y était très « avant-garde ».

C'était le temps du symbolisme, des décadents, des Rose-Croix, d'Erik Satie, du sar Péladan, du *Portrait de Dorian Gray*, de la philosophie de Nietzsche, révélée par les traductions d'Henri Albert, des robes à falbalas, des coiffures à bandeaux, dites à « la ventre affamé »...

La maîtresse de maison elle-même, entre deux essayages, se piquait de peinture. Elle exposait bravement, au Salon des Indépendants, alors dans son printemps révolutionnaire, des tableaux compliqués, aux teintes évanescentes et à sujets bien involontairement réversibles. Son jeune et candide génie lui inspirait des œuvres qui annonçaient un tempérament ennemi de cette peinture figurative que l'avenir devait condamner.

La vogue était au Théâtre de l'Œuvre récemment fondé par Lugné-Poe. Ibsen, Bjornson, la dramaturgie nordique étaient les dieux de l'heure et Suzanne Desprès leur interprète sacrée et consacrée.

C'était aussi le Temple de la *Fronde*, « organe des femmes », à en croire les camelots qui le criaient sur le boulevard.

Plusieurs de ses collaboratrices fréquentaient chez Mrs. B... C... Quelques-unes, même parmi les plus ardentes revendicatrices, osaient être jolies et bien habillées.

Comment n'y aurait-on point parlé de Jarry et surtout d'*Ubu roi*?

C'était même devenu une mode aussi dans ce salon, tout comme dans le quartier de Saint-Germain-des-Près, de prononcer les phrases sur le ton cadencé employé par Jarry et d'user de la terminologie colorée particulière au père Ubu. « Cornegidouille » – « Vous êtes un fort grand voyou » – « Que ne vous assom-je ? » – « Le croc à phynances » – « Par ma chandelle verte » – « Daignez accepter ce petit mirliton », etc., émaillaient les plus simples propos.

– Mon cher, nous dit un soir Mrs. B... C... il faut absolument m'amener Jarry.

Décider Jarry, Jarry l'indépendant, à franchir le seuil d'un salon

élégant, si peu fermé fût-il, Mrs. B... C... en parlait à son aise.

Le portrait que nous lui tracions de notre ami, son horreur du monde, son aversion pour les raffinements vestimentaires, aucun argument ne parvenait à faire renoncer Mrs. B... C... à tout espoir de satisfaction.

Après bien des résistances, Jarry, à notre grande surprise, parut se laisser fléchir.

Il accepta non sans peine, non sans de nombreux faux-bonds aussi, tout comme en pourrait user un cabotin soucieux de soigner ses « entrées ».

Mais Jarry oubliait comme il promettait, et, au fond, peu soucieux de jouer les bêtes curieuses.

Une fois pourtant, il se décida.

Il y avait, ce soir-là, avenue Friedland, grande réception. Une vraie cohue. Il faisait un temps de désespoir, vent, neige, pluie.

Minuit avait sonné.

Très avant dans la soirée, alors que personne ne songeait plus au père Ubu, on surprenait soudain sa petite silhouette glissante à travers les invités. Très à l'aise, comme toujours, ses longs cheveux collés par la pluie, son costume cycliste étoilé de boue, Jarry serrait des mains.

Il était venu à pédales, sous l'averse, monté sur une machine dépourvue de garde-boue...

Il fut le roi de la soirée.

Une dame âgée demanda en le désignant de son face-à-main, quel était donc ce personnage glabre et ruisselant. Elle croyait avoir affaire à une rédactrice de la *Fronde* en travesti, pour la plus grande joie de Willy.

Critique musical écouté à l' *Écho de Paris*, sous le pseudonyme de l'« Ouvreuse », fameux pour ses articles truffés d'à-peu-près et de coq-à-l'âne incomparables, Willy était ce qu'on est convenu d'appeler une figure bien parisienne.

On citait ses mots, on ventait son mépris provocant du conformisme, son cynisme inlassable. Ses réparties ornaient les salons, le boulevard.

Car il y avait alors un boulevard, au sens historique et véridique du mot. Il s'étendait entre la rue Drouot et la Madeleine.

Cette étroite bande de macadam constituait le domaine du Tout-Paris des lettres, des arts, du journalisme, du théâtre et des snobs.

Des cafés, aujourd'hui disparus, Calisaya, Bols, étaient le rendez-vous de ce monde remuant, potinier, narquois et sans indulgence. Seul a survécu le Napolitain où fréquentaient Aurélien Scholl, l'ancêtre, Catulle Mendès et son inséparable Courteline toujours maugréant, Ernest Lajeunesse au visage hideux, alors dans tout le prestige de son premier bouquin *Les Nuits, les ennuis et les âmes de nos plus notoires contemporains*, le dandy stendhalien Jean de Mitty, Octave Mirbeau, Jean de Bonnefon toujours escorté de quelque adolescent, Paul Adam, Georges d'Esparbès et ses cheveux bouclés sur le front, Alphonse Allais méditatif, George Auriol, Docquois, Bernard Grasset, Gomez Carillo, Armory, P. Laffitte le futur auteur de *Jeroboam ou les finances sans larmes*, qui devait beaucoup plus tard fonder les éditions de la Sirène, les « Mousquetaires », Laberdesque, de Bruchard, Rougier-Dorcières toujours entre deux duels, Riccioto Canudo et son éternelle feuille de lierre à la boutonnière, Francis Chevassu, Directeur du *Gil Blas*, un quotidien qui trouvait le temps de renseigner et d'avoir de l'esprit, Jean de Tinan, très romantique, encore chaud du succès de son premier roman *Penses-tu réussir?*, Marcel Boulenger, jeune page très sportif, la brune et junonienne Manon, héroïne et scandale du premier bal des « Quat-z-Arts », des comédiennes célèbres, d'aimables personnes qui avaient pour seule vocation d'être jolies et qui y parvenaient, la maîtresse d'un journaliste en vue, beauté impérieuse aux yeux de gazelle, toujours munie d'un bouquin de Verlaine ou de Mallarmé, et qui ne savait pas lire.

Jarry ne devait plus reparaître avenue Friedland.

Les salons, la vie mondaine n'étaient point son fait. Mais sa petite célébrité ne cessait de grandir. On parlait de plus en plus du père Ubu, non seulement aux abords de Saint-Germain-des-Prés mais aussi sur la sceptique rive droite.

Le bruit courait bientôt que Lugné-Poe se proposait de consacrer au père Ubu un des spectacles d'avant-garde dans la prochaine saison du Théâtre de l'Œuvre.

On donnait même les noms des deux principaux interprètes désignés pour lancer M. Ubu dans l'histoire : Louise France, la « mère France » comme on disait alors, et Gémier.

Il n'était question, chez Mrs. B... C... que de cette représentation et chacun attendait avec curiosité l'effet que ne manquerait pas de produire l'œuvre d'abord, et, ensuite, le « mot », le fameux mot enrichi d'une sixième lettre ronflante et sonore que le père Ubu, poli à sa manière, lancera au public dès le lever du rideau en manière de bienvenue. Il faut dire qu'en ces temps lointains, si proches cependant, le « mot », bien préhistorique, n'avait pas encore acquis droit de cité sur les scènes parisiennes. Il s'est bien rattrapé depuis, grâce à Jarry peut-être.

Dans notre petit groupe, Willy s'en promettait à l'avance une joie diabolique ; il ne s'en cachait pas.

Il supputait avec une sorte de perversité la g... des oracles de la critique dramatique d'alors, les Henry Bauer, Catulle Mendès, Jules Lemaitre, Francisque Sarcey, Émile Faguet, Henry Fouquier, etc., etc. Il se promettait de les guetter dans la salle, avec la joie sadique d'un collégien brouillé avec la bosse du respect et que les pontifes font toujours rigoler.

Bien entendu, nous devons, tous, assister à cette manifestation, Mrs. B... C... en tête.

Il y avait, ce soir-là, chez elle, outre les familiers, quelques figures nouvelles auxquelles d'ailleurs personne ne prêtait attention, la chose étant comme de règle dans une maison dont les portes ne se montraient jamais bien sévères à quiconque se piquait de quelques prétentions littéraires ou artistiques si peu justifiées qu'elles pussent être. Un smoking, un soupçon d'entregent et d'usages, un air de vraie jeunesse suffisaient. Et comme il y avait toujours des femmes élégantes, jolies et désœuvrées, tous les espoirs étaient permis.

Dans un coin, gentiment noyée dans ses volants, une jeune femme ravissante attirait les regards par sa fraîcheur et sa grâce réservée.

Un jeune homme, parfaitement inconnu de nous, se trouvait dans notre groupe. Enhardi sans doute par la liberté de nos propos, il dit à

Willy, en lui désignant d'un coup d'œil à la dérobée la jolie personne, objet de notre admiration :

– M. Willy!... Hein!... Elle est rudement bien... Et ma foi...

– Oui! c'est ma femme! dit Willy.

– Ah!...

Le temps de laisser un ange glisser dans l'éther.

– Oh! reprit le jeune homme embarrassé et rougissant, oh!... vraiment... acceptez mes compliments.

– Oui, dit Willy très amusé en frisant sa lourde moustache gauloise, oui... oui... oh! je ne m'*em...bête* pas... si j'ose, à mon tour, puiser dans la besace odorante du père Ubu.

Car, sans le connaître, Willy nourrissait pour Jarry un culte admiratif et malicieux. Une complicité spirituelle dans le mépris du qu'en dira-t-on, un génie commun dans le maniement de l'irrespect envers tous les pontifes de l'art, de la morale académique ou mondaine et du panurgisme bourgeois, tout lui rendait cher ce petit jeune homme érudit, indépendant, démuné de tout, toujours supérieur à la misère de ses jours, insensible au faste et partout maître de lui.

Les aventures de Jarry, l'acidité directe, toujours courtoise d'ailleurs, de ses reparties, mettaient Willy en état d'euphorie, et il recueillait avec empressement les anecdotes susceptibles d'ajouter à la ressemblance, d'un personnage hors série si peu à l'échelle de la vie moderne.



MENUS COMPTES & PROPOS RENDUS

BIBLIOGRAPHIE

La Papesse Jeanne d'Emmanuel Roïdis, traduit du grec par Alfred Jarry et Jean Saltas, Actes Sud, 1993, 196 p., 118 F.

Voir « Cet Hellène qui séduisit Ubu » par Lucille Farnoux, *Le Monde*, 20/08/93.

Le Petit cinéma du Père Ubu, eaux-fortes de F'Murr, 25 plaques gravées sur cuivre réunies en une estampe de format 56 x 76 tirée sur vélin du Moulin du Gué. Tirage limité à 60 exemplaires numérotés, mai 1993, 1200 F. Librairie Éric Lefebvre, 1, rue Lucien-Péan, B.P. 22, Saint-Nicolas, 45750 Saint-Pryvé Saint-Mesmin.

RADIO

« Pages arrachées à Alfred Jarry », France-Culture, émission « Fiction », du 13 au 23 septembre 1993, de 14h05 à 14h25.

Émission de Jacques Jouet, réalisation : Jacques Taroni. Avec la participation de Noël Arnaud, Patrick Besnier, Dominique Buisset, Sylvain-Christian David, Brunella Erüli, Thieri Foulc, Annie Le Brun, Christian Prigent, Jacques Roubaud.

THÉÂTRE

Ubu, d'après Alfred Jarry

avec Babette Masson et Guilhem Pellegrin.

Nada Théâtre, Paris, Palais-Royal, mai 1993.

Ubu roi d'Alfred Jarry

mise en scène d'Hervé Lelardoux

Création, avec François Clavier (Père Ubu), Jean-Yves Gourvez (Bordure), Chantal Gresset, Michel Hermouet (Bougrelas), Hervé Lelardoux, Mireille Mossé (Mère Ubu) et Dominique Prié.

Rennes, Théâtre national de Bretagne, mai-juin 1993.

Reprise au Chapiteau du Bois, dans le cadre du Festival de Saint-Herblain, les 18 et 19 juin 1993.

Reprise avec une distribution légèrement différente : Gilles Privat, Mireille Mossé, Jean-Yves Gourvez, Chantal Gresset, Dominique Prié, Nicolas Sansier et Hervé Lelardoux.

Paris, Théâtre de l'Athénée-Louis Jovet, du 16 novembre au 19 décembre 1993.

Voir les articles de Colette Godard, *Le Monde*, 25 mai 1993 et 20 novembre 1993.



COMPOSÉ DANS LES ATELIERS DU LIMON
À PARIS EN DÉCEMBRE 1993 &
ACHEVÉ D'IMPRIMER EN JANVIER 1994
SUR LES PRESSES DE PLEIN CHANT
À BASSAC, CHARENTE.
DÉPÔT LÉGAL JANVIER 1994.

ISSN 0750-9219